

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

# LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. X.

MONTREAL, 8 AVRIL 1899.

No. 215

## SOMMAIRE :

Les débats français, *Vieux-Rouge* — Jolie tactique, *Magister* — Let-tre d'Ottawa, *Un député Libéral* — Echos d'un banquet, *Rigolo* — La natalité en France, (*suite et fin*) *Ed. Demolins* — Opéra Français, — La bêtise éternelle, *Homo* — Grignon de Montfort, (*suite et fin*) — Petites Notes,

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

## LES DÉBATS FRANÇAIS

La Hansard français aux Communes a toujours été l'objet de violentes attaques. Il a eu pour adversaires deux sortes de députés : des Anglais fanatiques et des Canadiens-français qui ne comprennent pas que ce document publié dans notre langue est une des conquêtes arrachées il y a un quart de siècle à la majorité.

M. Somerville a pris pour spécialité la croisade contre la version française. Nous comprenons fort bien que ce député reste dans son rôle, qui est d'obtenir habilement et graduellement la disparition de l'usage officiel de notre langue à Ottawa.

Il a eu pour collaborateurs dans le passé des Canadiens ou ignorants ou intéressés au succès de cette croisade.

Commençons par le commencement.

On a débuté en ne donnant que \$1,000 par année aux traducteurs du Hansard. Ces messieurs, au nombre de huit, produisent d'une façon expéditive de 4,000 à 5,000 pages par session.

Or, les 14 traducteurs des Communes,

aidés par des clercs sessionnels, et n'ayant à travailler que sur des matières faciles, reçoivent en moyenne \$1,400.

Au Sénat, c'est la même chose. Pour une traduction facile, routinière, il est donné une moyenne de salaire semblable.

Dans les départements, on constate le même état de choses.

Pourquoi a-t-on limité à \$1,000 la rémunération des traducteurs du Hansard, qui travaillent d'arrache-pied, font une besogne délicate et réquiérant presque autant de connaissances qu'en possédait un Pic de la Mirandole ?

Tout simplement pour empêcher, si c'était possible, les hommes instruits d'accepter une position au Hansard.

Cette dérisoire rémunération n'a pas, toutefois, privé le Hansard des services de traducteurs compétents.

M. Somerville et ses acolytes en ont été fort désappointés. Il a fallu recourir à d'autres trucs. Celui qui a été le plus souvent employé est bien simple : chercher la petite bête. On reprochait tout ce que l'ingéniosité des fanatiques et l'ignorance des nôtres peuvent suggérer. Encore un peu plus et les cahots de Papineau entraient en scène.

Le Hansard résista à tout cela.

Aujourd'hui on change de tactique. Un traducteur auquel on n'a rien à reprocher est démis. Aucun avis ne lui est donné, aucune chance ne lui est offerte. On croirait entendre l'ex-archevêque de Montréal promulguant, du haut de la chaire dite de vérité, la ruine du *Canada-Review*, et refusant de donner la moindre explication : la mort sans phrases, quoi !

Nous voulons parler du cas de M. J. O. Pelland, un libéral éprouvé qui a joué un rôle important dans notre province, et que

les chefs considèrent comme un des meilleurs hommes de leur réserve.

Ajoutons qu'il a le bonheur d'être l'ami de l'homme politique le plus fort de notre province.

De plus, le malheur est que des libéraux, même des gens qui appartiennent au personnel du Hansard français, ont conspiré contre M. Pelland.

Ces derniers ont provoqué, en plein comité des Débats, une discussion, un étalage de faits oiseux de nature à donner à la version française une réputation déplorable. En s'ameutant contre M. Pelland, ils ont porté un coup direct à l'institution et à leurs propres intérêts.

D'un autre côté, si l'hon. M. Laurier laisse porter un pareil coup de Jarnac à un libéral qui a tant fait pour lui et le parti, il donnera raison à un grand nombre de partisans qui le croient irrémédiablement ingrat.

VIEUX-ROUGE.

## Jolie Tactique

Il y a quelques années, disons à peu près trente ans, il n'y avait pas à Montréal d'écoles de filles dirigées par des maîtresses laïques, et les révérendes dames de la Congrégation et de Jésus-Marie avaient un monopole qui leur rapportait grassement si l'on en juge par les édifices nombreux et somptueux qu'elles ont littéralement semés dans toute la province.

Les succès financiers obtenus par ces dames engagèrent d'autres communautés à ouvrir à leur tour des usines d'exploitation dans tout le district et notamment à Montréal.

Ce mouvement ne fut pas vu d'un bon œil par les premières occupantes du sol, mais quand la main de fer du vieil évêque

Bourget tombait quelque part, il fallait plier on casser, et elles furent forcées de se soumettre et de subir la concurrence qui leur était faite jusqu'au jour où un *combine* tacite fut conclu pour résister à l'ennemi commun qui se présentait sous la forme d'écoles élémentaires dirigées par de braves mères de famille, qui savaient comment on élève des enfants et la manière de donner aux fillettes confiées à leurs soins l'éducation domestique qui convient à notre population essentiellement démocratique.

Tous les moyens étaient bons pour écraser ces infâmes laïques qui avaient l'audace d'essayer à gagner leur pain quotidien en enseignant l'A B C aux enfants de leurs parents et amis sans les obérer outre mesure, et surtout sans leur imposer une taxe journalière variant de un à dix sous, suivant l'importance du sujet.

C'était l'ennemi commun.

Parmi les nombreux moyens employés pour décourager les parents et les empêcher d'envoyer leurs enfants aux écoles laïques, nous n'en citerons qu'un aujourd'hui, réservant les autres pour une prochaine occasion.

La dernière tactique des dames d'une congrégation fashionable du centre de la ville consiste à défendre à leurs élèves, sous peine de punitions sévères, de saluer les élèves qui fréquentent l'Académie de Madame Marchand, de leur parler ou de marcher avec elles.

C'est édifiant, n'est-ce pas ?

MAGISTER.

#### CRITERIUM DE LA REPUTATION

La réputation d'un remède est proportionnelle à son efficacité ; considérez celles acquise par le BAUME RHUMAL et vous jugerez de l'inombrable quantité de malades qu'il a guéris. 45

## LETTRE D'OTTAWA

Le cynisme de M. Tarte met le gouvernement dans un grand embarras. Vous vous rappelez sa fameuse promesse lancée à Valleyfield : " Vous trouvez que notre gouvernement a trop dépensé cette année ; attendez donc à l'année prochaine pour nous juger. La dépense sera encore plus considérable.

Cette audace fut sévèrement commentée, dans le temps par les journaux conservateurs. Les organes libéraux se turent, ce qui était déjà une condamnation.

Depuis le commencement du débat sur le discours du Trône, cette malheureuse phrase est venue et revenue. Elle a donné lieu aux protestations les plus énergiques à gauche. Les ministériels qui ont parlé, le premier ministre en tête, n'ont pas osé l'expliquer, la défendre, l'atténuer. L'esprit de corps est trop salubre, surtout à cette session qui est probablement la dernière avant les élections.

Mais je sais que beaucoup de députés libéraux se sont plaint à M. Laurier et, qu'en petit comité, ils ont recherché les moyens de laisser au ministre des travaux publics toute la responsabilité de son bluff, d'en rendre le gouvernement indemne et de ne pas en être tenus eux-mêmes solidaires.

Cette attitude est exactement le coup d'épéron qui a fait bondir M. Tarte et lui a inspiré ce discours violent, marqué d'une recrudescence de cynisme. Il a littéralement brûlé ses vaisseaux, risqué le tout pour le tout.

Et vous pensez que M. Laurier va amener son collègue à récipiscence ? Pas du tout.

M. Tarte connaît bien la nature hu-

maine; il n'a pas son maître dans l'art d'imposer une sourdine aux gens qui ont des vellétés de vertu et il tient ces députés sous son empire grâce aux octrois, aux faveurs de toutes sortes, dont il peut disposer.

M. Tarte l'emportera, soyez-en sûr, à cette session; il tiendra les ministériels dans un mutisme comode; mais, prenez-en ma parole, quand viendront les prochaines élections, tous ces messieurs s'empresseront de déclarer à leurs commettants qu'ils désapprouvent les remarques du ministre des travaux publics.

Voilà comment on agit ici en ce moment. Nous le regrettons pour M. Laurier et surtout pour notre parti qui en souffrira le plus.

Je pourrais vous en dire davantage, mais ce serait commettre des indiscretions intempestives. Il ne faut pas fournir des armes à nos adversaires, lesquels, pourtant, agissent présentement d'une façon que je suis pas éloigné d'admirer. J'y reviendrai, d'ailleurs, plus tard.

\*\*\*

Il faut être à Ottawa pour être renseigné sur ce qui se passe à Québec. Il est vrai que l'hon. M. Dandurand est parmi nous. Eh bien! on me dit que M. Poirier, l'éloquent criminaliste, sera fait recorder et que la position de commissaire des incendies sera donnée à M. Bourbonnais, député provincial de Soulanges.

Il y a plus: on a mentionné comme candidat dans ce comté un de nos amis, un homme la vraie race libérale, un *stewart*.

Ses qualités et ses titres le rendent impossible aux yeux du groupe tartiste. Les gérants de ce groupe, ici, ne veulent pas voir augmenter le nombre des libéraux de la vieille-garde à Québec. Mais, si j'en crois un Montréalais, notre ami ne sera pas

éliminé comme tant de vieux libéraux l'ont été. Il est parfaitement entendu que ça passera ou que ça cassera, si vous me permettez l'expression.

Je suis aussi en mesure de vous assurer que les conservateurs n'auront pas de candidat dans Soulanges. Ils obéiront à leur chef, l'hon. M. Flynn qui, depuis deux ans, conseille de ne pas essayer d'emplir le tonneau des Danaïdes.

Comme il le disait à ses partisans de Montréal: Que nous gagnions ou perdions, le résultat sera toujours le même, avec cette différence, toutefois, que nous aurons dépensé de l'argent qui serait mieux employé autrement, pour aider à nos journaux surtout.

\*\*\*

Je puis vous assurer qu'il y aura moins de changements dans le cabinet qu'on l'avait dit. M. Joly ne sera pas envoyé au Platon de Lotbinière, pour l'excellente raison que les Anglais, méticuleux quand il s'agit de décence, ne le veulent pas. D'ailleurs, son départ donnerait le champ libre à M. Fitzpatrick, dont le talent est universellement connu, tout comme ses procédés à la Tammany Hall.

M. Dobell ne sera pas non plus délogé. C'est le commis-voyageur du cabinet; il n'est pas encombrant, et sa spécialité est de faire croire que le cabinet s'occupe sérieusement de la ligne rapide entre notre pays et l'Angleterre.

Sir Richard partira pour remplacer sir Donald Smith.

Dans la catégorie des messieurs sans portefeuille, qu'on appelle maintenant les *Hamlet without Hamlet*, il se peut qu'il y ait changement. M. Geoffrion, qui en a assez, et dont les libéraux ont eu à se plaindre, redeviendra un avocat important et un politicien pour l'affiche.

Le grand problème est l'entrée de Préfontaine, votre maire, dans le gouvernement. Tous le veulent, même les Anglais méticuleux dont je vous parlais plus haut. Le seul qui se rebiffe est Tarte, que sa vertu rend très difficile sur le chapitre de l'entourage.

UN DEPUTE LIBERAL.

## ECHO D'UN BANQUET

Un orateur, autrefois municipal, a recouvert son ancienne éloquence lors du banquet donné ces jours derniers au maire Préfontaine, avec une voix que les électeurs de St-Jean-Baptiste avaient presque oubliée. Il a parlé en ces termes aux joyeux convives :

Messieurs, j'suis t'heureux de vous voir icite et je vous remercie. J'ai pris l'incitative et j'aurais pu emplir la salle. J'ai été obligé d'arrêter la restriction de la vente des tickets. Tout le monde a été content de boire à la santé de l'Assemblée Législatif, que j'ai mouvée. Enfin, je vous remercie et vous déclare, comme disait un grand homme, que tout s'est passé au maximumme.

Et le peuple de crier : C'est ben, mon Pet !

" Nous avons sumé la sumence divine du parfin de l'odeur : le principe libéralime."

RIGOLO.

Le *Courrier du Canada* se plaint de ne pas avoir reçu un seul fascicule de la version française des Débats d'Ottawa. Or, nous savons que les traducteurs ont donné à leur chef plus de quatre cents pages. Où sont-elles ?

\* \* \*

Demandez un numéro échantillon du REVEIL.  
Prix d'abonnement \$3. par année

NE LAISSEZ PAS UN RHUME S'IMPLANTER

Hâtez-vous de vous en débarrasser avec quelques doses de BAUME RHUMAL.

44

# LA NATALITE EN FRANCE

(Suite et fin)

IV

On le voit, les diverses causes que nous venons d'énumérer ne s'expliquent pas d'elles-mêmes. Il faut donc, de toute nécessité, qu'elles proviennent d'une cause plus haute, plus générale.

Qu'elle quelle, soit, la cause que nous cherchons doit agir rigoureusement et directement sur la famille, puisque la famille est le centre naturel de la population. Il faut donc que les conditions de la famille en France soient rendues particulièrement difficiles par le fait d'une pression quelconque.

La tendance naturelle des familles est de se perpétuer. L'homme aime à se voir revivre dans de nombreux enfants. Lorsque rien ne vient contrarier cette tendance, ce désir, il s'y abandonne volontiers ; les enfants sont nombreux ; on salue leur naissance avec joie. C'est que, dans ces cas, les enfants sont une force, une ressource, et non un embarras.

A quoi cela tient-il ?

A ce que la grosse question, *l'établissement des enfants*, y est résolu facilement, naturellement, par le mécanisme même des conditions sociales.

C'est ce qui se produit, par exemple, dans les sociétés où persiste plus ou moins la communauté de famille. Là, les parents peuvent compter sur l'aide de la communauté pour élever et établir leurs enfants. Ainsi, l'Orient est éminemment prolifique. Le sentiment public se traduit dans des proverbes caractéristiques : " Dieu bénit les familles nombreuses. " ou encore : " Malheur à la femme stérile ! "

En France, également, la natalité ne se maintient que parmi les rares populations qui ont conservé plus ou moins la formation communautaire, comme en Bretagne, dans les Pyrénées, dans la région montagneuse du centre.

A l'autre extrémité du monde social, nous constatons la même fécondité dans les sociétés à formation particulariste. Là aussi le sort des enfants est assuré, non plus par la communauté, mais par le développement intense de l'initiative

individuelle, par l'aptitude donnée aux jeunes gens de se créer une situation par eux-mêmes. Les pères de famille n'ont pas à pourvoir à l'établissement de leurs enfants ; ils ne leur donnent pas de dot.

Pourquoi n'en est-il pas de même dans la plus grande partie de la France ? Pourquoi ne porte-t-on plus envie aux familles qui ont beaucoup d'enfants ? Pourquoi les plaint-on, au contraire ? Pourquoi l'idéal est-il d'avoir deux enfants, un garçon et une fille, ou même un seul enfant, "le fils unique" ?

Parce que, chez nous, les familles nombreuses constituent pour les parents une charge tellement écrasante, qu'avec la meilleure volonté du monde ils n'ont qu'une ressource, c'est de s'y soustraire.

Ils ne peuvent compter pour établir leurs enfants ni sur la communauté de famille qui est dissoute, ni sur l'initiative de la jeunesse qui a été étouffée par l'éducation.

L'établissement des enfants retombe donc à la charge des parents. Un père de famille français ne peut marier, établir ses enfants qu'en leur constituant des dots ; il se trouve donc dans l'obligation de créer autant de fortunes qu'il a d'enfants, et cela avant le mariage de chacun d'eux, c'est-à-dire dans l'espace de dix-huit à trente ans !

Vous venez de vous marier. Un an après, vous avez un enfant. Est-ce une petite tête blonde, un doux sourire qui vous apparaît ? Non, c'est surtout une dot à constituer que vous voyez, comme un spectre, se dresser devant vous. Dix-huit mois ou deux ans après, nouvel enfant, nouvelle perspective de dot à constituer. Deux dots en vingt-cinq années ! Vous vous sentez incapables de supporter un fardeau plus lourd, et devant cette impossibilité matérielle, vous vous décidez à arrêter les frais.

Et voilà pourquoi les Français ont peu d'enfants. La coutume créée par l'état social, leur impose une tâche impossible, un métier de galérien et alors ne pouvant détruire la coutume, ils détruisent la race.

Et ils sont d'autant plus portés à limiter le nombre de leurs enfants, qu'après chaque ma-

riage leur situation se trouvera diminuée de toute la dot qu'on leur aura arrachée et qu'ils devront donner d'autant plus forte que leur honneur est en jeu : tout le monde sait que monsieur un tel donne telle dot à ses enfants. Dès lors, les parents n'ont pas seulement à constituer une fortune indépendante pour chacun de leurs enfants, mais à constituer, en outre, la leur propre, qui doit subir autant d'assauts qu'ils auront d'enfants.

Et voyez comme la statistique elle-même vient bien vérifier l'influence de la dot sur la stérilité systématique. Quelles sont les classes qui ont le moins d'enfants : les plus riches, les plus prévoyantes, c'est-à-dire celles qui ont à prélever des dots. Quelles sont celles qui ont le plus d'enfants : les plus pauvres, les moins prévoyantes, les classes ouvrières ; c'est-à-dire celles qui laissent les enfants pousser et s'établir à la grâce de Dieu.

Ainsi, dans le département industriel du Nord, où la population ouvrière est nombreuse, nous trouvons un excédent considérable des naissances sur les décès, 51,197 naissances contre 35,089 décès ; au contraire, dans les départements à culture riche, les décès l'emportent. Dans l'Eure, 6,842 naissances contre 8,128 décès ; dans l'Oise, 8,851 naissances contre 9,068 décès ; dans l'Orne, 6,851 naissances contre 8,534 décès, etc.

En sorte qu'on arrive à cette singulière conclusion qu'en France, sauf quelques exceptions, la natalité ne se maintient partiellement que par les imprévoyants et les incapables ! Quel avenir une pareille production assure à la France !

Nous allons voir maintenant que cette situation faite à la famille explique les causes secondaires énumérées plus haut.

D'abord la volonté bien arrêtée d'avoir peu d'enfants s'explique suffisamment par l'impossibilité où sont les parents de constituer un grand nombre de dots. Dans ces conditions, le mariage ne leur apparaît que comme une charge à laquelle ils s'efforcent de se soustraire.

Ayant ainsi renoncé à l'espérance d'élever et d'établir une nombreuse famille, ayant réduit leurs charges au minimum, à l'établissement d'un ou deux enfants, ils sont portés à se donner à eux

mêmes la plus grande somme de jouissances possibles. Des parents sans enfants, ou avec peu d'enfants, se rapprochent beaucoup du type des célibataires égoïstes. Ils n'ont plus cette excitation à l'épargne et aux sacrifices que développe la nécessité d'élever et d'établir une famille nombreuse.

Il est très remarquable, en effet, que notre état social produit deux résultats très différents. D'une part, les parents qui ont beaucoup d'enfants ont une situation très difficile, une vie de privations. Au contraire, ceux qui ont peu d'enfants ont une situation matériellement très heureuse ; ils peuvent se donner la plus grande somme d'aisance, se livrer aux plaisirs, mener en un mot une vie de célibataire.

Les enfants, de leur côté, habitués à compter beaucoup plus sur la dot que sur leur propre initiative, sont peu portés à se créer une situation indépendante soit en France soit à l'étranger ; ils sont entraînés de préférence vers les carrières administratives.

Pour refouler cette invasion, on multiplie les examens, mais c'est en vain, la foule devient cohue, et, pour pénétrer dans ces carrières, il faut se surmener. Et voilà le *surmenage dans les écoles*.

Ainsi toutes les causes invoquées par les économistes sortent impitoyablement d'une cause première et unique : la situation imposée à la famille par notre état social.

## V

Cette diminution de la natalité en France est-elle un bien ou un mal ? Doit-on s'en réjouir ou s'en affliger ? Les économistes ne sont pas plus d'accord sur ce point que sur bien d'autres.

M. Maurice Block a soutenu, dans le *Journal des Débats* et dans la *Revue des Deux-Mondes*, que l'accroissement rapide d'un peuple est une cause de faiblesse, par suite de la pauvreté qui en résulte nécessairement. M. de Molinari a soutenu la même thèse dans le *Journal des Economistes*, qu'il dirige.

Les faits conduisent-ils à cette conclusion ?

D'abord, on ne voit pas que la stérilité profite à la France.

Si notre pays était entouré d'une muraille de Chine, ne laissant pénétrer aucun élément étranger, nous trouverions plus à l'aise sur un sol moins peuplé ; la diminution de la population augmenterait pour chacun la quantité des ressources naturelles et du travail disponible.

Mais les choses ne se passent point ainsi. Les vides creusés par notre stérilité sont aussitôt comblés par un afflux de population venant de l'étranger. La France est envahie par infiltration par tous ses voisins, Belges, Allemands, Suisses, Italiens, Basques d'Espagne, et elle l'est de plus en plus.

En 1851, on comptait 379,000 étrangers ; en 1861, 499,000 ; en 1872, 799,000 ; en 1876 ; 801,000 ; en 1881, 1,001,100, soit un étranger pour 73 Français.

"C'est un fait important, dit M. de Foville, que cette rapide pénétration de l'élément étranger dans une population qui, sans ces renforts extérieurs, serait presque stationnaire."

La France est le pays où l'émigration est la plus faible et l'immigration la plus forte.

Les partisans de la stérilité savent cela ; mais loin de s'en effrayer, ils s'en applaudissent, parce que, disent-ils, c'est une économie pour la France, qui reçoit ainsi des travailleurs dont elle n'a pas eu à payer les frais d'éducation.

"Supposons, dit M. de Molinari, qu'au lieu d'importer ce million de travailleurs adultes, qui sont venus combler le déficit de sa population, la France les eût élevés elle-même : que lui auraient-ils coûté ? Pour obtenir un million d'hommes âgés de vingt ans, il faut mettre au monde environ 1,300,000 enfants. Or veut-on savoir ce que coûte en moyenne l'élève et l'éducation d'un million d'adultes : 3 milliards 500 millions. C'est d'onc une somme de 3 milliards et demi que la France a épargnée en important des travailleurs tout élevés au lieu de les élever elle-même, et cette épargne n'a-t-elle pas contribué pour sa bonne part à l'expansion de la richesse publique et privée ? N'est-il pas évident que si la France avait reçu *gratis* des pays avoisinants un million de bœufs, destinés à pourvoir à l'insuffisance de sa production herbagère, elle aurait bénéficié de toute la dépense faite en Belgique, en Suisse, etc., pour les élever et les amener à l'état productif ?"

Pour que ce raisonnement soit vrai, il ne manque qu'une chose, c'est que l'homme soit un bœuf.

Que résulte-t-il, en effet, de ce fait que l'homme n'est pas un bœuf ?

Il en résulte que nos rares enfants n'étant pas élevés à la rude école des enfants à famille nombreuses, n'étant pas, dès le jeune âge, habitués à l'idée qu'il faut se tirer d'affaire soi-même dans la vie, qu'il ne faut pas compter sur sa dot ou sur celle de sa femme, mais que le succès est aux plus travailleurs, aux plus hardis, aux plus entreprenants, il en résulte, dis-je, que nos enfants ne font pas des hommes. Il en résulte que nos fils uniques, type d'enfants gâtés, élevés sous cloches, dans les japons de leurs mère, lorsqu'ils sont mis en concurrence avec ces enfants de familles nombreuses, élevés sous une discipline sévère, sont toujours et partout repoussés, battus honteusement. Nos négociants eux-mêmes, nos ingénieurs eux-mêmes, préfèrent les commis allemands ou suisses, les ouvriers belges ou italiens à leurs propres compatriotes, aux commis ou aux ouvriers français, parce qu'ils les trouvent plus obéissants, plus travailleurs, plus économes, moins exigeants. Ces étrangers font des économies avec des salaires qui ne suffisent pas à nos ouvriers français ; sans eux, nous produirions deux fois plus cher et nous serions encore plus impuissants que nous ne le sommes à lutter contre la concurrence étrangère. Ce sont eux qui sauvent notre industrie, qui sauvent notre agriculture, grâce à leur esprit sain et à leur corps vigoureux.

Mais à quel prix nous sauvent-ils ? Au prix de notre valeur morale, de notre énergie abaissée, de notre force d'expansion détruite, de notre puissance colonisatrice, de notre prestige dans le monde auéanti, de notre nationalité elle-même lentement submergée par cette invasion étrangère.

EDMOND DESMOLINS.

### GUERISON RAPIDE

Quelques doses de BAUME RHUMAL prises au début d'un rhume amènent une guérison rapide, sans souffrance.

## OPERA FRANCAIS

L'art vropose, mais M. Murphy dispose . . .

Une excellente troupe d'opéra, revenant de la Nouvelle-Orléans, riche du suffrage d'un public connaisseur, vient ici. Comme beaucoup de nos confrères, nous avons à l'avance apprécié des artistes d'un talent consacré. Il nous importait peu, d'abord, de savoir comment ce M. Murphy se conduirait, certain que nous étions qu'il serait à la hauteur de cette troupe, c'est-à-dire en termes limpides, qu'il traiterait également bien et le public et les artistes.

Quelle erreur !

Sa première démarche a été de soumettre le répertoire destiné à Montréal à Mgr Bruchési, un expert en la matière, notre excellent primat qui nous avait habitué à des "sunny ways," à une tolérance assez généreuse quand il s'est agi de permutations de curés et de gens qui avaient tué leurs semblables, a conseillé à ce vertueux monsieur Murphy de supprimer des opéras et des opérettes dont le texte pouvait rappeler des incidents dont certains de ses prêtres ont été les héros. Comme conséquence, on a vu mettre de côté des œuvres de première valeur et imposer ce qui est tellement connu à Montréal que l'on peut interpréter cette altération du répertoire primitif comme une insulte.

Et ce regrettable changement paraît avoir eu son effet sur la troupe qui tout en étant excellente n'a pas donné la mesure que sa renommée nous mettait en droit d'espérer. N'appuyons pas davantage là-dessus et contentons-nous de déplore que le *Her Majesty's Theatre* ait été sous pareil contrôle en cette occurrence.

CARLOS.

Ça va de mieux en mieux à Ottawa. Sous un gouvernement libéral, ce sont les conservateurs qui démettent les fonctionnaires nommés par le parti au pouvoir. Depuis deux ans, c'était le Sénat qui faisait le chaud et le froid ; maintenant, ce sont les députés conservateurs des Communes. Autant ne pas avoir de gouvernement du tout, au double point de vue de l'économie et de la dignité du parti libéral.

## SUBLIME ET RIDICULE

Au temps où le front du pape tremblait comme une étoile du soir au ciel de l'Eglise, au temps où ce front ne se courbait pas encore vers la terre pour y chercher l'endroit où son orgueil se fera poussière, en ce temps Léon XIII eut la volonté de donner au monde un catéchisme unique. Il voulut que l'enseignement primaire de la Religion fût le même pour le nègrillon qui, premier de sa race, balbutie l'acte d'espérance, et pour le descendant des conquérants de la Foi, qui a vu l'Eglise élever ses palmes vers son berceau comme elle les inclina vers le berceau de ses aïeux.

Or, en quatorze années, la commission du catéchisme universel n'a rien fait que réunir dans une chambre haute du Vatican les catéchismes variés du monde entier, si différents par la lettre qu'on peut se demander s'ils se ressemblent par l'esprit.

Et la commission vient d'avouer la cause de ces longs avortements. L'opposition se dresse partout contre un catéchisme universel pour la défense de la caisse, tabernacle nouveau placé au-dessus des autels. Chaque diocèse compose, imprime et vend son catéchisme, obligatoire pour tous les enfants des paroisses, et cela représente pour l'évêque un bénéfice annuel qui varie de quatre à trente mille francs.

Un catéchisme universel ! tout le monde pourrait l'imprimer, tout le monde pourrait le vendre ! ce serait atteindre les droits sacrés du commerce épiscopal. Voilà pourquoi les enfants qu'on a saturés du catéchisme de Bordeaux, si leurs parents vont à Paris, doivent être gavés de nouvelles formules qui se mêleront aux premières dans leurs jeunes mémoires pour faire de leur cerveau une Jézabel, amas de croyances meurtries et trainées dans les fanges des littératures lamentables de la sacristie.

Mais les catéchismes les plus mal rédigés semblent des œuvres sublimes à côté des prières chantées que l'on fait apprendre aux enfants des catéchismes de France. Le jour où ces petits malheureux comprennent les paroles ridicules qu'ils ont adaptées à des airs pour orgues de Bar-

barie, ils doivent confondre cela avec la Prière et se prendre d'un affreux dégoût pour l'Eglise qui leur enseigne ces choses.

J'ai là sous les yeux le *Petit Manuel des catéchismes, ou avis, prières et méthodes de Saint-Sulpice, à l'usage des enfants qui suivent les catéchismes, etc.*

Ce manuel sert dans tout le diocèse de Paris et dans vingt-sept diocèses de France. Car les Sulpiciens assurement depuis si longtemps qu'ils sont les premiers catéchistes du monde qu'on a fini par les croire.

Voici l'acte de consécration qu'on fait réciter à des enfants de onze ans :

Vous m'avez dit avec douceur :  
Mon enfant, prends son joug aimable,  
Quand on le porte avec ferveur,  
Il est léger, doux, aimable !

Un élégant parallèle entre les joies du monde et celles du ciel contient ces vers :

“ De roses couronnant sa tête,  
Le mondain, libre en ses désirs,  
Compte ses jours par ses plaisirs . . . ”

Jamais, même sur la place Saint-Sulpice, on ne rencontra de mondains couronnés de fleurs.

Et ce sont toujours des enfants qui chantent ceci :

Mon cœur soupire dès l'aurore,  
Objet de ces chastes amours,  
Divin Jésus, ma voix t'implore .  
Viens m'unir à toi pour toujours . . .  
Quand je jouis de Dieu lui-même,  
Que pourrais-je encore désirer ?

Et les allusions, les perfides allusions, se glissent dans ces chants d'enfants comme dans les sermons du prédicateur à la mode :

Ils ont voulu, dans leur délire,  
De partout chasser l'Eternel ;  
Mais l'Univers est son empire,  
Et notre cœur est son autel . . .

Le culte de la Mère de Dieu n'est pas moins compromis que celui de Dieu même. Cela commence ainsi :

Dans nos concerts,  
Consacrons-lui nos chants dives...

Cela continue par des roses, encore des roses ;

Jouissons ; goûtons du plaisir ;  
De roses couronnons nos têtes...  
Je suis sur le sein de Marie !  
Monde, enfer, je ne vous craius plus.

Les fadeurs les plus huilées de la chanson des  
rues ne sont pas épargnées à la Vierge sublime,  
que les anges chantèrent :

Voyez couler nos larmes !  
Mère du bel amour ;  
Finissez mes alarmes  
Dans ce triste séjour !

Il y a des chants pour tout le monde dans le  
manuel, même pour le curé de la paroisse. Voici  
l'adieu des enfants :

Pasteur, dont la main protectrice  
Nous dirigeait dans la justice,  
Ecartant les dangers naissants  
Du vice,  
Priez encor pour vos enfants  
Absents !

Après ces poésies imposées à l'enfance par  
l'Eglise qui possède à son service les plus beaux  
psaumes, les hymnes les plus sonores sorties de  
bouches humaines, il semble qu'il faille tirer l'é-  
chelle de Jacob et renoncer à citer, mais on a  
trouvé plus grotesque encore. Un malheureux  
prêtre de Seine-et-Oise a inventé un catéchisme  
chanté, et il paraît que cette chose sans nom  
dans aucune langue se répand dans les sacristies  
comme la peste dans l'Inde.

Le catéchisme chanté de l'abbé Maréchal est  
dûment revêtu de l'*Imprimatur* de Mgr de Ver-  
sailles et voici quelques échantillons de cette  
pièce aux longs poils :

A la question *Qu'est-ce que l'homme ?* l'enfant  
doit répondre :

L'homme est formé d'esprit et de matière,  
Par son esprit ressemble au Tout-Puissant,  
Son corps est fait du limon de la terre,  
Son âme est un souffle du Dieu vivant.

Il ne serait pas possible d'être plus stupide, si  
l'auteur n'avait pas trouvé ceci :

Le prêtre pose la question, Qui vous a créé et  
mis au monde ? à quoi l'élève répond :

C'est le bon Dieu qui m'a créé,  
Et c'est lui qui m'a mis au monde'  
Que son nom soit glorifié  
Dans le temps, dans l'éternité !

Pensée, forme, tout se vaut dans le catéchisme  
chanté ; les plus sublimes vérités grattées par  
l'abbé Maréchal deviennent ridicules. Les plus  
sages conseils de l'Eglise tournent en prud'ho-  
mies, et pour citer le plus déhanché, il faudrait  
tout reproduire.

Le dernier mirliton de foire eifflerait tout seul  
si on l'enveloppait de vers semblables à ceci :

Au lit par paresse  
Ne pense à rester ;  
Car Satan s'empresse  
D'y venir tenter.

Voilà où peut tomber la plus douce consolation  
que Dieu quittant la terre ait laissée aux hom-  
mes : la prière. L'Eglise, riche de poésie comme  
le lys est riche de parfum, l'Eglise descend par  
l'escalier de ses prêtres aux grossières chansons  
dont la rue ne veut pas. Elle nous laisse oublier  
pour des riens le sublime de ses hymnes qu'un  
écrivain moderne a noblement définies. Dans  
l'œuvre de maître qui s'appelle les *Sublimités de  
la prière*, M. Bolo a écrit :

L'Eglise, dans son âme immense et sans souil-  
lure, possède les gémissements de l'esprit qui la  
remplit et en exprime l'écho inépuisable. Dans  
son agenouillement universel, elle apporte  
à Dieu l'adoration sublime et fidèle dont elle a  
déroché le secret aux splendeurs du paradis. Dans  
sa voix sonore et divine, avec ses hymnes infati-  
gables et solennelles, avec la majesté de ses pom-  
pes et l'émotion de ses chants, elle offre au roi  
des rois la louange parfaite.

Mais ces belles paroles s'appliquent aux pri-  
ères éternelles de l'Eglise, à celles que l'on rem-  
place par les cantiques de première communion  
et par le catéchisme chanté de M. Maréchal.

JEAN DE BONNEFON.

## La betise éternelle

Nous retrouvons, dans un vieux numéro de la *Revue Scientifique*, un curieux article de M. Matignon sur l'*auto-crémation des prêtres bouddhistes en Chine*. Il paraît que, jusqu'en ces dernières années, la croyance s'est conservée, parmi les pieux anachorètes de Chine, que rien n'est plus propre que la combustion spontanée à assurer aux fervents bouddhistes le bonheur éternel. Le feu détruit en eux tout ce qu'ils contiennent d'impur; les mauvais désirs, les bas instincts, les pensées orgueilleuses; tout cela, sous l'action de la flamme, se dissipe en fumée; l'âme du crémé s'absorbe, se transforme en Bouddha. Il y a peu de temps, un bonze connu pour sa piété, qui se nommait Abime-et-Profondeur, annonça qu'il avait fait vœu de "transformation assise," c'est-à-dire qu'il s'assiérait sur un bûcher, y mettrait le feu et entrerait ainsi dans la sainteté de Bouddha. La nouvelle excita dans le pays un violent enthousiasme. Un monastère, pensant que cette opération attirerait en grand nombre les pèlerins et les dons, se chargea d'organiser la cérémonie, et de tous côtés, en effet, arrivèrent des offrandes; il vint plus de bûches et de résine qu'il n'en eut fallu pour brûler tous les bonzes et bonzesses des monastères voisins. Quelques personnes offrirent même des fusées afin de donner plus d'éclat à la fête; mais le comité d'organisation refusa les feux d'artifice et se contenta de placer sous les aisselles du patient de la poudre à canon, destinée, selon les uns, à abrèger son supplice; suivant les autres, à faciliter son départ pour l'autre monde. Tout était prêt, et le salut éternel d'Abime-et-Profondeur semblait assuré, lorsque, pour son malheur, survint un missionnaire anglais qui avertit les autorités européennes et empêcha la cérémonie. Abime-et-Profondeur, frustré de la "transformation assise," ne put cependant se résoudre à demeurer en vie; il s'installa au milieu du bûcher, se mit en prières, refusa de manger et de boire et mourut de faim, de soif et de chagrin. Deux de ses confrères ont été plus heureux. L'abbé Vivre-Toujours ayant informé les fidèles qu'In-

telligence-Lucide, diplômé du monastère des Grands-Nuages, avait été gracieusement poussé par Bouddha à réaliser la "transformation assise," un jeune bonze, nommé Magie-Retentissante, se déclara prêt à partager son sort. Tous deux, l'un après l'autre, montèrent sur le bûcher, mais aucun missionnaire anglais n'intervint pour troubler leur bonheur, et, devant un immense concours de peuple, ils se rôtirent eux-mêmes en chantant des cantiques. Leurs cendres, pieusement recueillies, furent vénérées comme des reliques; on les voit encore au monastère de Wen-Chao.

HOMO.

Les députés à la Chambre française sont fort occupés de la question d'augmenter l'indemnité parlementaire dont ils jouissent et de la porter de 9,000 à 15,000 francs.

Les socialistes sont chauds partisans de la mesure, alléguant qu'avec une pareille indemnité les députés seront au-dessus de la corruption, allégation pour laquelle le président, M. Deschanel, a vivement rappelé l'orateur à l'ordre.

On dit que cette proposition d'augmentation de l'indemnité parlementaire a été conçue par les femmes des députés peu fortunés qui voient avec consternation une hausse dans les prix de toutes choses avec l'exposition universelle de 1900.

Des députés républicains et monarchistes se prononcent contre cette augmentation de l'indemnité parlementaire.

\* \*

Le *Star* vient de publier en fascicule les *Songs of the By-town Coons*, une série de caricatures sur le cabinet d'Ottawa.

Un simple coup-d'œil jeté sur ces quelques pages vous indique de suite que vous êtes en présence d'une œuvre d'art.

Vous vous direz ensuite, n'en déplaise à Messieurs les Anglais, qu'il n'y a qu'un crayon français qui puisse donner ce cachet artistique qu'on ne trouve pas chez les dessinateurs anglo-saxons et vous arriverez comme moi à la conclusion qu'une fois de plus, c'est l'ami Julien qui est le coupable.

## GRIGNON DE MONTFORT

(Suite et fin.)

« Ici, en Angleterre, Marie n'est point assez prêchée. La dévotion qu'on a pour elle est faible maigre et pauvre, elle est jetée hors de sa voie par les ricanelements de l'hérésie. Dominée par le respect humain et la prudence charnelle, elle voulait faire de la vraie Marie une Marie si petite que les protestants pussent se sentir à l'aise autour d'elle. Son ignorance de la théologie lui enlève toute sa vie et toute sa dignité, elle n'est pas le caractère saillant de notre religion comme elle doit l'être, elle n'a pas foi en elle-même. Et c'est pourquoi Jésus-Christ n'est pas aimé, que les hérétiques ne sont pas convertis, l'Eglise n'est pas exaltée, les âmes qui pourraient être saintes dépérissent et dégèrent, les sacrements ne sont pas fréquentés comme il faut, les âmes ne sont pas évangélisées avec l'enthousiasme du zèle apostolique, Jésus n'est pas connu parce que Marie est laissée en oubli, des milliers d'âmes périssent parce que Marie est éloignée d'elles. C'est cette ombre indigne et misérable à laquelle nous osons donner le nom de dévotion à la sainte Vierge qui est la cause de toutes ces misères, de tous ces obscurcissements, de tous ces maux, de tous ces relâchements. Cependant si nous devons croire la révélation des saints, Dieu veut expressément une plus grande, une plus large, une plus solide, une toute autre dévotion envers sa sainte Mère. Je ne crois pas qu'il y ait une œuvre plus excellente, plus puissante pour arriver à ce but que la simple propagation de cette dévotion particulière du bienheureux Grignon de Montfort.

« Que quelqu'un essaye seulement pour lui-même cette dévotion, et la surprise que lui feront les grâces qu'elle porte avec elle et les transformations qu'elle produira dans son âme le convaincront bientôt de son efficacité, d'ailleurs presque incroyable, comme moyen pour obtenir le salut des âmes et la venue du règne de Jésus-Christ.

« Oh ! si Marie était seulement connue, il n'y aurait pas de froideur alors pour Jésus ! Oh ! si Marie était seulement plus connue, combien plus admirable serait notre foi, et combien différents seraient nos communions. Oh ! si Marie était seulement connue, combien plus heureux, combien plus saints, combien moins mondains nous serions, et combien mieux nous deviendrions les images vivantes de Notre-Seigneur et Sauveur, son très cher et tout divin Fils !

« J'ai traduit moi-même le traité tout entier et je me suis donné pour cela beaucoup de peine, et j'ai été scrupuleusement fidèle. En même temps je me permettrai d'avertir le lecteur que, par une simple lecture, il sera bien loin de le posséder, de s'en rendre maître. Si j'ose ainsi parler, on trouve dans ce livre le sentiment de je ne sais quoi d'inspiré et de surnaturel, qui va toujours en augmentant au fur et à mesure qu'on avance dans son étude. De plus, on ne peut s'empêcher d'expérimenter, après des lectures répétées, que sa nouveauté ne semble jamais vieillir, ni sa plénitude diminuer, ni le frais parfum et le feu sensible de son action s'altérer et s'affaiblir.

« Daigne le Saint Esprit, le divin zéléteur de Jésus et de Marie, donner une nouvelle bénédiction à cet ouvrage en Angleterre, et qu'il lui plaise nous consoler bientôt par la canonisation de ce nouvel apôtre et ardent missionnaire de son Eponse très chère et tout immaculée, et plus encore par la prompte venue de cet âge glorieux de l'Eglise qui doit être l'âge glorieux de Marie.

F.-W. FABER.

Prêtre de l'Oratoire

Présentation de Notre-Dame, 1862.

Non, personne n'a mieux apprécié l'enseignement du bienheureux Louis Marie de Montfort que ce profond théologien ascétique, le plus remarquable peut-être des temps modernes. Personne non plus n'eût été plus capable d'écrire sa vie, de tracer son portrait ou de mesurer la grandeur de sa mission éminemment providentielle, s'il eût assez vécu et connu les documents qui nous ont servi.

### V

Nous donnerons ici, sur les écrits et l'enseignement de Montfort, le sentiment des théologiens de Rome qui rédigent le journal intitulé : *Analecta juris pontificis* :

« L'impression que produisent les écrits du bienheureux serviteur de Dieu Louis-Marie Grignon de Montfort n'est pas la même que celle des travaux ordinaires. On y sent une onction intérieure, une paix et une consolation qui se trouvent uniquement dans les écrits des âmes privilégiées que Dieu favorise de lumière particulière. La vie de Jésus-Christ dans les âmes régénérées par le baptême est le principe fonda-

mental de sa doctrine : *Christum habitare per fidem in cordibus vestris* (Ephés. III) ; dans l'épître aux Galates : *Vivo jam non ergo, vivit vero in me Christus* (Gal. II 20). C'est la vie du nouvel Adam dans les chrétiens dont parle saint Ignace d'Antioche, et qui portait le père d'Origène à baiser tendrement la poitrine de son fils, où il considérait un sanctuaire, un vrai temple de l'Esprit Jésus-Christ

" Cette dévotion à Jésus Christ vivant dans les âmes fut pratiquée et recommandée par le pieux fondateur de Saint-Sulpice, à Paris. Le bienheureux Grignon de Montfort, l'un des plus illustres élèves de ce séminaire, s'en montre pénétré profondément. "

Les théologiens de Rome n'ont pas dit le secret de Montfort, le grand moyen de faire vivre, croître et régner Jésus-Christ dans les âmes par Marie. C'est cependant sur ce point secondaire que se porte spécialement l'enseignement dogmatique et pratique du serviteur de Dieu comme on le verra en ce mémoire et comme l'a si bien dit l'illustre Père Faber. Ce n'est pas leur faute, c'est le défaut des biographies incomplètes qui n'envisagent point leur sujet à ce point de vue capital.

Les savants examinateurs de la cause du bienheureux de Montfort à Rome, ne pouvant s'appuyer que sur ces documents incomplets et imparfaits, n'ont pu apercevoir dans tout son jour ni dans toute son ampleur l'éminente mission providentielle de l'apôtre de Marie. Cependant, malgré cela, ils en ont conçu la plus haute idée.

Voici leurs considérations élevées, à cet égard, et parfaitement justifiées :

" L'époque la plus glorieuse pour la France est le siècle de Louis XIV. Tous les genres de gloires s'y trouvent concentrés : victoires éclatantes, agrandissement du royaume, fin des guerres civiles, honneur et protection accordés au commerce, aux arts et aux sciences, réunion d'hommes célèbres dans l'armée, dans la magistrature et le clergé, construction de monuments splendides, gloire de la France rayonnant dans toutes les parties du monde. Mais, sous ces dehors brillants, on voyait poindre des germes de désordre. Trop concentré dans la recherche du luxe, de la richesse et de la gloire, le peuple français se détournait des pensées austères de la religion et du désir de ses fins immortelles. Les voluptés et les délices franchissaient la cour qui

les avait naitre, corrompaient les âmes et préparait la dissolution des mœurs. En un mot, malgré l'éclat du siècle de Louis XIV, la France laissait prévaloir chez elle les trois concupisces dont parle l'apôtre bien-aimé : celle de la chair, celle des yeux et l'orgueil de la vie qui vient du monde et non du Père.

" Mais Dieu, qui ne manque jamais à son Eglise et qui suscite des hommes choisis pour les besoins de leur époque, envoya à ce peuple séduit un homme dont toute la vie prêchait la folie de la croix. Tous les yeux se tournèrent vers cet homme puissant en œuvres et en paroles, dont les discours rappelaient les saintes pensées de la foi et inculquaient l'humilité et l'austérité de la loi évangélique. Dieu lui donna une manière d'être profondément ennemi des tendances de son époque. Il ne voyait que par la foi, ne recherchait que la bassesse et méprisait toute considération humaine. Cette opposition flagrante et visible qui était une censure des mœurs contemporaines fournit une occasion aux ennemis de la doctrine et de la morale évangéliques, une occasion de persécuter cet homme, de calomnier ses actions et ses paroles, de blâmer ses démarches comme singulières et déplacées. Cette persécution était si artificieuse qu'elle influença des hommes prudents et pieux qui le repoussaient ou le traitaient durement, en sorte qu'il souffrit des bons et des méchants. Admirable économie de la Providence ! Cet homme tiré du monde pour confondre par la folie de la croix la sagesse du monde devint par la persécution plus conforme à l'image de Celui qui fut détesté et poursuivi par les hommes. "

Comme on le voit, Marie et son missionnaire sont laissés dans l'ombre de ce tableau, et cependant, ce fut l'enseignement et la pratique de la parfaite dévotion à la sainte Vierge qui suscitèrent des persécutions étranges contre cet homme apostolique et qui furent la cause principale et de ses merveilleux succès et de ses grandes tribulations.

Toutes ces considérations et tous ces témoignages sont venus justifier notre mémoire à bien des points de vue.

Une autorité plus grande, infaillible et suprême, est aussi venue confirmer en partie nos appréciations et nous donner l'espérance qu'elle les confirmera peut être sur toute la ligne en béatifiant et en canonisant ce grand serviteur de Jésus et de Marie. C'est un décret apostolique

du 29 septembre 1869 qui constate, par un jugement irréfragable l'héroïcité des vertus du bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort. Nous lisons dans ce décret le passage suivant :

“ Parmi les hommes apostoliques que la nation très illustre des Français a produits continuellement jusqu'à nos jours, on devra compter le bienheureux Louis Grignon . . . Il brûla de zèle pour le maison de Dieu, dans l'esprit et la vertu d'Elie, et se donna entièrement toute sa vie au ministère sacré des missions et avec un tel succès qu'il ramena dans le chemin du salut un nombre presque infini de pécheurs, même des plus égarés, et fit rentrer dans le bercail de Jésus-Christ un grand nombre d'hérétiques ; qu'il changea partout les mœurs des lieux qu'il évangélisait ; éloigna du clergé le fléau du jansénisme . . . Enfin, ce vaillant imitateur d'Elie, épuisé de forces par le poids accablant de ses travaux, tourmenté par les persécutions, parvint à la fin de sa vie. Fortifié par les sacrements, de l'Eglise et désirant ardemment la mort pour être avec Jésus Christ, il se reposa très doucement dans le baiser du Seigneur, le 28 avril 1716. Sa réputation de sainteté qui, pendant sa vie, fleurit toujours parmi les injures multipliées de ses calomnieux, après sa mort se répandit de jour en jour davantage dans toute la France.

“ Enfin, aujourd'hui, jour consacré au très invincible prince de la milice céleste, saint Michel archevêque, notre Saint-Père le Pape, après avoir célébré la messe dans sa chapelle privée du palais du Vatican, monta sur son trône de la salle Noble du même palais et appela auprès de lui le très éminent cardinal Constantin Patrizi, évêque de Porto et de Sainte-Rufine, préfet de la sacrée Congrégation des rites, et en même temps le très éminent cardinal Nicolas Clarelli Paracciani, évêque de Frascati et rapporteur de la cause avec le révérend Père Pierre Minetti, promoteur de la foi, et moi, secrétaire soussigné, et décréta en leur présence :

“ Qu'il est tellement certain que le bienheureux serviteur de Dieu, Louis-Marie Grignon de Montfort, a pratiqué les vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité envers Dieu et le prochain, et les vertus cardinales de prudence, de justice, de force et de tempérance, et les vertus morales qui s'y rapportent dans un degré héroïque, dans le cas et à l'effet dont il s'agit, que l'on peut procéder à la discussion des quatre miracles. ”

La discussion des miracles est aujourd'hui

bien avancée et touche à sa fin. Sa Sainteté Léon XIII que la divine Providence a choisi de nos jours pour gouverner la barque de Pierre, dans les temps difficiles et périlleux que nous traversons, considère la glorification du bienheureux Louis-Marie de Montfort comme un grand bien pour la France et l'Eglise entière. D'ailleurs, cet illustre Pontife, si zélé pour la propagation du saint rosaire, ne pouvait oublier son plus ardent et son plus puissant propagateur depuis saint Dominique. Aussi a-t-il élevé sa cause au premier rang parmi celles qui sont présentées et soumises à son infallible et suprême tribunal.

Le même esprit qui insire le Vicaire de Jésus-Christ en sa faveur excite pareillement un grand zèle pour son prompt succès aux pontifes privilégiés qu'il a constitués gardiens du berceau et de la tombe de ce grand serviteur de Dieu, et choisis pour cette époque mémorable de sa glorification.

## VI

Depuis la composition de notre mémoire, nous avons recueilli de nouveaux et nombreux documents qui nous ont fait que nous confirmer dans nos premières appréciations. Nous espérons toujours qu'une plume plus habile, plus exercée, plus autorisée que la nôtre se mit à l'œuvre pour révéler, manifester dans son vrai jour et dans toute son ampleur la belle et grande mission de Montfort, afin de le montrer tel qu'il doit figurer aujourd'hui dans l'histoire non plus seulement comme un personnage éminent et comme l'apôtre de la Bretagne et de la Vendée, mais comme un envoyé extraordinaire du Tout-Puissant, comme le prophète et le précurseur, le docteur et l'apôtre du grand règne de Jésus et de Marie dans le monde. Mais notre attente n'ayant pas été remplie jusqu'ici à notre satisfaction, nous voulons stimuler cette noble entreprise et y contribuer comme simple manœuvre, en rassemblant des matériaux qui allaient disparaître, et qui pourront servir un jour à l'érection de ce monument historique.

C'est pour cette raison principalement que

publions aujourd'hui ce mémoire tel que nous l'avons composé, il y a vingt-cinq ans, sans en corriger les défauts, pour lui laisser son cachet primitif, sa spontanéité, ni sans en retrancher les répétitions, qui du reste ne sont pas de trop pour l'intelligence approfondie du sujet. Seulement, nous le coupons et le divisons en chapitres et paragraphes, avec des titres spéciaux et analytiques, pour en rendre la lecture plus facile, plus intéressante et plus instructive au premier coup d'œil.

Cependant, tout en respectant cet écrit dans sa généralité et son intégrité, nous avons cru devoir y intercarteler un article explicatif sur les relations intimes du bienheureux de Montfort à Rome avec un saint personnage, confident du pape Clément XI, et un chapitre spécial du serviteur de Dieu sur la pratique intérieure de sa parfaite dévotion à la sainte Vierge. Et de plus nous avons ajouté un *supplément* qui le complète à peu près, au point de vue où nous nous étions placé pour l'écrire la première fois.

Dans ce supplément figure une œuvre de propagande catholique, sous le nom de la *Société apostolique de l'offrande à Marie* pour la propagation de la parfaite dévotion à la sainte Vierge œuvre bénie par le saint pontife Pie IX en 1865, et que nous croyons appelée à produire un grand bien dans l'Eglise et à hâter le grand règne de Jésus et de Marie dans le monde. Nous y résumons aussi en les expliquant, l'enseignement doctrinal et pratique de Montfort et mystérieuses révélations sur le second et glorieux avènement de Jésus-Christ par Marie.

Enfin, nous reproduisons dans un appendice quelques pratiques extérieures de la parfaite dévotion à la sainte Vierge du bienheureux de Montfort, à savoir : sa grande formule de la consécration à Jésus par Marie, ses différentes méthodes du rosaire et sa petite couronne de la sainte Vierge, et quelques-uns de ses cantiques relatifs à ces pratiques spéciales de dévotion, afin que, de cet ensemble de vues, le lecteur puisse envisager notre sujet sous toutes ses faces et faire concorder ses sentiments avec les nôtres sur la mission éminemment providentielle du bienheureux Louis Marie de Montfort.

Demandez au directeur du REVEIL un échantillon de la nouvelle carte d'affaires, dernier genre et dernier goût. La carte ne se mutile pas et ne peut se perdre.

\* \* \*

Ceux qui désirent se procurer la première livraison des *Contemporains*, par *Vieux-Rouge* feraient mieux d'en faire la demande immédiatement. Il en reste au plus une vingtaine d'exemplaires. Prix 50 cts.

\* \* \*

Un de nos bons cochers canadiens est chargé de conduire au théâtre de Sa Majesté les dames du corps de ballet, qui portent des *bloomers*.

— Cristi, disait-il l'autre jour, ça parle au diable, dans c'te troupe-là il y a jusqu'à des zouaves.

\* \* \*

La concurrence que se font la *Presse* et la *Patrie* s'accroît. Samedi dernier, toutes deux ont publié l'histoire de la paroisse de St-Basile, avec grand renfort d'illustrations d'un goût exquis. Puis la *Presse* ayant mis la main sur un collaborateur qui signe "Monsieur de Beaufront, sa voisine s'est payé le d'un monsieur "Jean Remuna" qui n'est pas piqué des vers et poud ses trois œufs par jour.

\* \* \*

M. Tarte traite les députés libéraux plus cavalièrement que jamais.

Ces jours derniers, le représentant d'une circonscription importante de Montréal se rend au département des Travaux Publics, et demande le ministre. Un messenger lui répond qu'il n'y est pas ; mais, au même instant, sort qui ? M. Tarte,

Le député l'aborde, commence à lui exposer l'affaire qui l'amenait. Le ministre, avec ce ton brusque qui n'est pas le moindre de ses charmes, l'envoya promener : "Je n'ai pas le temps de vous écouter ! Ne m'importunez pas !" Ce furent ses propres paroles.

\* \* \*

Les politiciens qui s'y entendent soutiennent que les élections générales pour le Canada auront bien en septembre. Nous ne sommes pas éloignés de le croire.

## PETITES NOTES

On trouve en certains endroits que l'hon. M. Laurier a donné trop de coups de canif dans le contrat politique passé avec le pays.

\*\*\*

On devrait adopter dans tous les collèges classiques de la province un nouveau règlement forçant les élèves à se perfectionner dans l'art de pelleter la neige.

\*\*\*

Un bon libéral exprimait l'opinion ces jours-ci que l'hon. M. Laurier serait premier-ministre jusqu'aux élections... prochaines. Nous pensons qu'il ne l'est plus depuis 1896.

\*\*\*

L'autre jour, sir Henry Joly a répondu à un député qui lui demandait une part du patronage : Je ne puis rien faire sans consulter M. Tarte.

Textuel.

\*\*\*

Avec les Donkobors, les Galiciens, les Menonites les Finlandais, les repus et le gerry-mandering, MM. Sifton et Tarte croient pouvoir obtenir assez de votes pour damer le pion aux électeurs sérieux de ce pays.

\*\*\*

Mgr René Vilatte, archevêque vieux catholique des États-Unis, vient de faire son abjuration à Rome. Il s'était préparé à ce grand acte par un séjour de trois mois à l'abbaye de Ligugé.

Ordonné prêtre par Herzog, évêque vieux catholique de Berne, et sacré évêque par Alvarès, évêque schismatique portugais de Ceylan, Mgr Vilatte était à la tête de 50,000 vieux catholiques recrutés en majeure partie parmi les Polonais. Il a eu des relations avec un grand nombre de personnages ecclésiastiques éminents d'Angleterre et de Russie.

Son retour, qui peut avoir pour conséquence la conversion des âmes qu'il avait gagnées au schisme, mettra entre les mains du Saint-Siège les renseignements les plus précieux sur les dispositions d'un grand nombre de schismatiques et hérétiques.

## TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts; mais on ne réussit pas à les trouver, à moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut-être même n'est-elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle,

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.

Les personnes qui ont besoin de travaux de lithographie, de typographie ou de gravure sur cuivre peuvent obtenir des soumissions en s'adressant au même endroit.

---

Ceux qui désirent se procurer la première livraison des *Contemporains*, par *Vieux-Rouge* feraient mieux d'en faire la demande immédiatement. Il en reste au plus une vingtaine d'exemplaires. Prix 50 cts.

\*\*\*

Si le parti ouvrier nouvellement créé n'avait ni chefs ni programme il aurait quelque chance de durer jusqu'à l'automne,

\*\*\*

Le REVEIL est publié et imprimé par A. Filia-treault, au No 157 rue Sanguinet, Montréal.

\*\*\*

Faites abonnés vos amis au REVEIL.